

Deuxième visite chez des paysans indiens

- **Semaine d'ouverture du centre de formation du KRRS**
- **Visite d'une autre ferme "zéro budget" (voir aussi notre premier voyage)**
- **Tournée dans le nord de l'Inde avec le BKU**
- **Visite chez le « Water Gandhi » au Rajasthan**
- **Réunions et Manifestation nationale paysanne à Delhi**

- **Semaine d'ouverture du centre de formation du KRRS**

Karnataka, 13 février 2013. Nous arrivons pour assister à l'ouverture d'Amrita Boumhi (Terre éternelle), le centre de formation agricole et politique du KRRS, un projet conçu par Nanjundaswamy il y a 15 années ou plus, et réalisé enfin par sa fille Chukki. Train de nuit, puis du matin pour rejoindre Bangalore et Chamarajanagar, puis bus pour le village de Nallur. On nous dépose en rase campagne à côté d'un grand arbre et un abri-bus. Comme toujours, il y a deux ou trois hommes qui attendent on ne sait pas quoi, mais ils ne parlent que le Kanada. Le premier veut nous diriger vers le bureau du gouvernement dans le village. Le deuxième comprend que nous voulons au contraire rejoindre le KRRS, et se fout du premier. Notre téléphone suisse n'a plus de crédit ni batterie, mais l'homme téléphone pour nous et attend jusqu'à que Luca, le mari italien de Chukki (une histoire d'amour provoqué par l'AMP) arrive pour nous chercher.

Amrita Boumhi, c'est plusieurs dizaines d'hectares de terres plus ou moins entourées de barrières électrique de deux mètres et empêcher les éléphants sauvages du parc adjacent d'entrer. (C'est un gros problème agricole ici. Malheureusement les éléphants ont déjà appris à casser les poteaux en pierre, pour s'emparer de la récolte de bananes). Depuis notre visite il y a une année, et après des années de complications bureaucratiques kafkaïennes, une grande salle de réunion, des dortoirs, cuisine, etc. sont sortis miraculeusement de terre et des premiers champs de « zero budget » farming (variété locale de permaculture) ont été semés. Luca est très fier des latrines sèches avec les petits dessins pour expliquer comment et où chier et pisser. Il a juste oublié d'indiquer lesquelles sont pour les hommes et les femmes. Du coup aucune femme n'ose y entrer. On verra d'ailleurs plus tard que les indiens ne comprennent rien au système et chient consciencieusement à côté du trou, ou sur le couvercle qui devrait empêcher l'eau de se mêler à la merde.

Nous rencontrons Tilly et Denis, 2 écossais venus de l'Écosse en vélo. Tilly est une véritable héroïne en Inde et pour le KRRS, participant à des actions et en plus se débrouillant en Kanada. En GB elle participait aux actions des Climate Camps contre les aéroports, etc., et connaît certains anciens de l'AMP. Ici, elle s'activait à confectionner une savate géante gonflable – insulte suprême, et au besoin bouclier – pour les manifs KRRS et a déjà fait une jolie petite brochure illustrée des luttes rencontrées au Karnataka, et un T-shirt avec écrit dessus « If I can't dance in it, I don't want to be in your révolution » (Emma Goldman), traduit en Kanada. Bref, au niveau circulation rigolote des luttes, la continuité avec PGA semble encore assurée. Des internationaux, il y a encore Lara, une italienne faisant son doctorat sur une comparaison de l'agriculture organique en Inde et en Italie ; Laura, une jeune américaine ayant travaillé déjà avec des organisations proches de la Via Campesina chez elle et parlant le Hindi ; un jeune allemand et Sara, la sœur de Luca. Nous rencontrons aussi Shubida, anciennement inspectrice de police et qui se réoriente vers l'agriculture biologique, car la police « it was a mistake », et Savita qui fait un doctorat sur Nandjunswamy. Elle profite d'interviewer longuement Olivier, sans qu'on soit sûre qu'elle comprenne son anglais. En tout cas, Olivier lui fait de l'effet : « Olivierji, I like you so much, you must come to my mariage ». Ce qui représente un grand honneur. Ses parents interdisent son mariage avec son copain d'une caste inférieure, un dallit.

Nous dormons dans une des chambres du bâtiment d'entrée. 2 radjis (venus du Radjastan) sont déjà installés sur le bas des lits superposés et manquent d'avoir une crise cardiaque en me voyant en chemise de nuit. Du coup ils détournent soigneusement le regard chaque fois qu'ils nous croisent. Le soir la chambre se remplit. Nous gardons jalousement nos lits, les jeunes peuvent dormir par terre. Privilège de l'âge.

La première journée est consacrée à l'ouverture officielle du centre, avec un ou deux mille paysans rassemblés sous une des fantastiques tentes décorées indiennes. Plusieurs dizaines de femmes toutes habillées du même saris oranges débarquent d'un bus en riant. Nous échangeons des sourires (aux dents rougis de betel) et des rires sans aller beaucoup plus loin dans la communication. Je crois comprendre qu'elles font partie de l'organisation de femmes de leur village, mais je n'en saurais pas beaucoup plus.

Pour meubler avant les discours, des gens se relayent pour chanter des chansons de lutte, notamment un groupe de jeunes qui chantent des chansons belles et drôles du chansonnier maison du KRRS : « WWW Dot.com », qui dit que c'est super si on va donner un ordinateur à chaque élève, mais est-ce qu'on ne pourrait pas déjà avoir un tableau noir dans chaque école ?; « Co-co-coca coca, Pep-pep-pepsi cola », célébrant ces eaux additionnées de merdes mystérieuses ; ou encore sur l'Aubergine OGM, le mariage d'une légume avec un cochon, célébré à la Maison Blanche par le grand prêtre Monsanto...

Le cuisinier, membre du KRRS, dirige son équipe et invente des menus complexes en fonction des dons en nature apportés par les paysans : riz, millet, poivrons, tomates, haricots, lentilles...Trois fois par jour, il nourrit 200 personnes sans compter les villageois du coin qui profitent d'un repas gratuit. Jour et nuit les immenses casseroles sont sur le feu, les hommes de la cuisine, accroupis par terre, coupent les légumes, râpent la coco, mélangent les sauces. Le cuisinier nous avoue ne pas dormir, ni se doucher depuis 3 jours, ce qui ne nous rassure pas complètement sur l'hygiène des plats (par ailleurs excellents) que nous mangeons.

Je transgresse l'interdiction de fumer en me cachant dans les coins, évitant les buissons qui servent de chiottes aux réfractaires aux latrines sèches. (Celles-ci sont un peu un désastre, car mal expliquées. Du coup, un certain nombre de gens ont négligé d'enlever leur couvercle.)

Finalement, Mehda Patkar, l'invitée étoile arrive et tout le monde se déplace jusqu'à la très belle tombe de Nanjundaswamy et sa femme (un petit muret dessinant un feuillet en forme de cœur) couvert pour l'occasion de drapeaux verts et de fleurs.

L'ouverture du centre est l'occasion de relancer l'initiative d'unification des mouvements paysans et populaires entreprise par Nanjundaswamy avec la Coordination nationale des mouvements paysans, la Caravane Intercontinentale de paysans en Europe de 1999 et l'AMP. Environ deux cents paysans d'autres états ont fait le déplacement. De même, parmi les premiers conférenciers il y a Medha Patkar, leader légendaire de la résistance au complexe de barrages sur le Narmada, de résistance au « nettoyage » des quartiers populaires de Mumbai, et maintenant contre le projet de Corridor industriel Mumbai-Delhi, etc. Elle dirige aussi le NAPM (National Association of People's Movet maintenant contre le projet de Corridor industriel Mumbai-Delhi, etc.ements), coalition de plusieurs centaines de mouvements, associations et ONG. Elle insiste avant tout sur la construction d'alliance, non seulement entre mouvements paysans, mais entre les mouvements sociaux et les différents strates de la société : *“The corporations' eyes are falling upon our lands. Laws of the government are encircling the people, dalits, farmers, tribals. They call us the "unorganized sector", the sector in which most of the people, laborers and farmers, are not getting the security they are due. However, in this so called “unorganized sector” we are actually organized as people's movements. We need to unite farmers from different sectors, farmers from Kauvery to the Ganges, from adivasis to dalits. We must keep farmers attached to their soil, engage not just in resistance but also build our own development model like cooperatives and natural farming.”*

Il y a aussi Janu, femme leader des indigènes du Kerala très connue pour des luttes farouches pour les droits des peuples de la forêt (elle est toujours menacée par une accusation d'être « l'auteur moral » de la mort d'un policier), et un conférencier Dalit (caste d'intouchables qui constitue aussi le gros des travailleurs agricoles sans-terre). Au Karnataka, le KRRS a toujours eu de bons rapports avec le mouvement Dalit, ayant même fait des campagnes d'occupation de terres pour eux, mais ailleurs le mouvement Dalit est généralement très critique des mouvements paysans, les voyant seulement comme les patrons traditionnels. Notre ami Yudhvir, du BKU (mouvement de plusieurs états du nord) nous dit que leurs leaders sont des Dalits des villes, qui cherchent surtout à mobiliser

leur vote, et ne s'intéressent pas à chercher une alliance sur des intérêts communs. La position du BKU est de les inclure dans leur organisation puisqu'ils sont aussi des travailleurs de la terre, et de ne jamais parler en termes de caste, position qui peut évidemment aussi masquer la domination et l'exploitation qu'on vécu et que vivent encore les dalits. Chukki lui répond, « Vous avez beaucoup de Dalits, mais y a-t-il qui sont dirigeants ? Le KRRS les a encouragé à s'organiser en tant que tels, car – comme les femmes – les gens marginalisés ont besoin de leur propre plateforme ». Quelqu'un dit qu'il faut examiner les problèmes du village, et négocier les problèmes des dalits à ce niveau.

Le soir, se tient une réunion - censée restreinte - des dirigeants des mouvements, mais pour finir nous sommes une bonne quarantaine serrés dans une petite salle sous la direction de Medha. Il s'agit de voir si les mouvements paysans réunis (surtout le BKU, principale force du nord) sont d'accord de s'unir avec toutes les autres forces rurales (tribals, dalits sans-terre, organisations du NAPM, nouveau parti du mouvement anti-corruption) sur des revendications communes. Après un des discours enflammés dont Medha a le secret, tout le monde est un peu étonné de voir que – malgré certaines divergences d'intérêt et de stratégie – il y a aussi un consensus sur plusieurs revendications importantes : en premier lieu contre la nouvelle Land Acquisition Act, qui va rendre beaucoup plus facile l'expropriation de terres agricoles pour n'importe quel projet estimé être « d'intérêt public », par exemple, zones industrielles, mines, centrales nucléaires, projets immobiliers... Quatre autres revendications communes sont formulées : pour un revenu paysan garanti ; un arrêt des expropriations de terres pour des projets privés, et un moratoire sur toute expropriation en attendant un rapport complet sur les terres déjà expropriées – utilisées par la suite ou non (une grande partie étant en réserve à fin spéculatives), et sur les compensations ou terres données en échange ; technologies agricoles soutenables : Non aux OGM, oui à l'agro-écologie ; Opposition à toute législation hostile à la souveraineté alimentaire et des paysans, telles que les accords de libre échange, d'investissements étrangers dans le secteur des services (notamment la distribution), le trading et les « futures » dans le secteur agricole - à la place revendication de soutiens à l'agriculture locale; Reconnaissance et compensation pour tous les suicides paysans, en particulier des paysannes (non reconnus à présent...)

La discussion continue le matin suivant et abouti à un accord sur une marche commune des mouvements paysans ouverte à d'autres secteurs en lutte, à Dehli le 18 mars ainsi que sur la mise sur pied d'une caravane de paysans indiens circulant dans toute l'Inde pour relancer le mouvement paysan aujourd'hui en déclin et fortement attaqué entre sur la question de l'expropriation des terres avec la nouvelle loi qui se prépare, qui rendra difficile le recours aux cours de justice. Pour Chukki, c'est un succès majeur. Depuis la mort de Nanjundaswamy, le principe d'une action unitaire de ce genre s'était perdu.

14 février

Début officiel du « study camp » par une heure de yoga à 6H du matin, séance pour laquelle nous n'arriverons jamais à nous réveiller. Après le petit déjeuner commencent les conférences. Assis dans la grande aula, couverte d'une bâche, car le toit n'est pas achevé, 150 à 200 participants écoutent attentivement les conférenciers. Nous (les étrangers), groupés dans un coin, nous nous faisons traduire dans un anglais assez incompréhensible les interventions.

Les femmes venues des villages sont reparties et ne restent que 5 femmes en tout : Nandini, une femme du Kerala se déplaçant difficilement sur des béquilles, Shubida, Savita et Chukki. A part Chukki, seule Nandini prendra officiellement la parole pour parler du changement climatique. On nous explique qu'il est difficile de réunir des femmes pour plusieurs jours, car elles n'ont pas de moyens de transport et doivent rentrer chaque soir pour s'occuper de la maison et des enfants... Même au sein du KRRS, qui pourtant organise des « simple weddings » (sans dot) et en principe prône l'égalité, le patriarcat a la vie dure. L'organisation des femmes existerait au niveau des villages, mais guère plus. Et Chukki nous dit que quand elle a parlé de Nandini comme une des présidentes du KRRS, il s'est trouvé quelqu'un pour préciser « présidente des femmes ». A juger par les jeunes volontaires, on peut espérer que la nouvelle génération plus éduquée va faire bouger les

choses un peu.

Chukki nous dira aussi la difficulté d'être reconnue en tant que femme dans le mouvement paysan; malgré son statut de « leader » on n'arrête pas de lui demander des choses pratiques : « quand est-ce qu'on mange », « on veut manger des rotis à la place du riz » (les gens du nord)...Jamais on aurait fait ces demandes à Nandjunaswamy.

Le premier jour du « study camp » est consacré aux « politiques » et intellectuels. L'économiste Devinder Sharma, qui apparaît dans le film de Colline Serreau, raconte la même chose sur la bêtise du concept du PNB (On pollue la rivière, le PNB monte ; on soigne les victimes et on dépollue – le PNB monte encore...) Il note qu'un fonctionnaire de base gagne environ 15000 rp contre 2400 pour les paysans. Il faudrait mettre sur place un véritable salaire garanti pour les paysans à la place du système du « minimum support price », garantissant un prix minimum garanti par l'Etat, mais qui s'applique que sur des quantités limitées. Yogendra Yadav, du nouveau parti anti-corruption, explique que les paysans ont 3 leviers d'intervention, 3 forces : leur terres, leur dignité et leur vote. Il faut, dit-il que le mouvement paysan, en crise aujourd'hui, reprenne l'initiative des luttes, luttes de rue, luttes agressives. Car dit-il si rien n'est fait, « *soon, then the farmers of today will become extinct in a few decades, villages will become ghost towns, farmers will turn into casual laborers, lands will be diverted to industry, agriculture will become industrialized and concentrated in the hands of corporations.*

15 février

Le lendemain, après la séance de yoga que nous manquerons, les conférences sont plus concrètes, plus liées à des projets : la récupération des systèmes d'irrigation anciens, l'utilisation de l'eau de pluie, la ré-viabilisation des rivières au Rajasthan (voir notre visite plus bas), les semences locales adaptées au climat et aux terres et les savoirs traditionnels contre les OGM, la coopérative de Timbuctu, comme alternative pour promouvoir et vendre les produits des cultures organiques.

Pour Babloo Ganguly, le fondateur de l'association Timbuctu, il faut que les paysans s'occupent du « marché » et s'organisent pour obtenir un véritable revenu sans recourir toujours à la protection ou aux subventions de l'État. Il faut oser le marché, mais dans une position de force, organisé collectivement. Il s'agit surtout d'organiser des coopératives de vente, regroupant des exploitations familiales. Aujourd'hui, il y a une coopérative regroupant 1,000 familles, cultivant en bio sur 3500 acres (env. 2000 h.). Elle transforme, empaquète et livre sur le marché 16 produits agricoles, y compris des sortes de mélanges « ready-mix ». Entre autres le fameux millet « fox-tail », variété traditionnelle connue pour ses propriétés alimentaires, voire vertus préventives de diverses maladies. En éliminant les intermédiaires, la coopérative peut l'acheter aux paysans 20rp au lieu de 6. Les produits sont vendus comme « organic » (« bio »), mais sans certification. Babloo dit que les gens peuvent faire plus confiance à des paysans organisés qu'à des supermarchés ou à des agences de certification. L'association travaille sur plusieurs projets, avec 16,000 femmes. Elle comprend aussi une banque avec un capital de 18 millions de rp., autogérée par les femmes pour financer des projets. L'association distribue aussi des centaines de vaches rustiques, pour le lait (et pour le fumier). Elle essaie rendre aux paysan(nne)s leur confiance et autonomie, en travaillant sur tous les fronts : ré-apprentissage de la polyculture, eau, semences, reforestation, mode de vie... Une condition intéressante pour cette association tournée vers le marché : chaque famille doit garder une réserve de nourriture pour 6 mois.

Rajendra Singh, qu'on appelle le « water Gandhi » est accueilli comme un héros dès sa descente de son auto. Depuis les années 70, il travaille avec les villageois du Rajasthan pour re-transformer ces terres devenues arides et stériles à cause de la déforestation, des mines, de l'agrochimie et l'abandon des pratiques collectives de « water harvesting » (récolte d'eau) traditionnelles. La seule solution consistait à abandonner ces pratiques et de redonner aux villages un certain contrôle sur les ressources naturelles en retournant aux techniques traditionnelles : multiplication de réservoirs en glaise (jodas) pour retenir l'eau de la mousson et tout un système de petits barrages ; tout cela ne pouvant se faire que par l'implication concrète et idéologique des communautés villageoises, plus particulièrement des femmes, gérant l'eau comme un bien commun. Les résultats furent là : le sol s'est rechargé progressivement, l'eau revint dans les terres arides du District d'Alwar, des rivières

mortes se repeuplèrent de poissons, et des parlements de l'eau (pani panchayat) se mirent en place dans de nombreux villages du Rajasthan. Un bien commun repris en main (voir notre visite, plus bas).

Rajendra Singh a aussi fait le tour de l'Inde pour impulser d'autres mobilisations sur l'eau, comme celle qui permit d'empêcher l'implantation d'une usine de Coca-Cola, projet qui aurait épuisé des ressources locales d'eau. Une deuxième campagne du genre vient d'être lancée.

On apprécie également beaucoup l'intervention de Krisha Prasad, de l'Alliance for Sustainable and Holistic Agriculture (ASHA – ça veut dire « espoir » en Kannada), qui fait un long détour par les méthodes agricoles classique pour débattre des OGM. Ainsi traditionnellement, en début de saison les femmes semaient des échantillons de 9 variétés de semence, pour choisir celle qui sortait en premier. La sélection et l'ensemencement était toujours le travail des femmes, une responsabilité de la déesse de la Terre... Il critique également le choix des monocultures de riz, culture avide d'eau, en remplacement du millet traditionnel, ce qui est en partie responsable des problèmes de sécheresse. D'ailleurs, il relève que les nouvelles variétés de millet ont beau murir plus vite, mais elles absorbent moins de phosphore, sont moins résistantes et sont plus gourmandes en eau et en engrais que les anciennes. Il évoque les anciens savoirs d'une agriculture holistique: méthodes de culture, mais aussi la richesse et subtilité extraordinaire de la diversité de semences traditionnelles (uniquement du riz, il y en avait des milliers en Asie avant l'holocauste de la « Révolution Verte ») : adaptation au climat et au terrain, à l'humidité, mais aussi vertus nutritives et thérapeutiques. Comme cette variété de riz des zones arides utilisé comme aide à la montée du lait chez les femmes enceintes, ou ce millet qui pousse sous les tamariniers, repoussant les mauvaises herbes et dont les galettes peuvent se garder des mois. L'armée américaine s'y intéresserait pour confectionner des rations de combat pour leurs soldats... Ou encore le riz « Flood bullock », qui pouvait supporter aussi bien les inondations que 100 jours de sécheresse. Variétés supplantées par les hybrides « miracle » de la Révolution Verte, financée par les américains.

Surtout, il dit aux paysans rassemblés qu'ils n'ont pas besoin non plus d'experts comme lui. « Organise your own knowledge ! », comme ils l'ont fait traditionnellement. Il donne l'exemple de deux paysans qui ont développé leurs propres variétés de blé, en mélangeant des hybrides et des sauvages, et qui se déplacent en chariot à travers le Karnataka pour les distribuer.

Il montre aussi un calendrier de toutes les variétés de riz et leurs valeurs thérapeutiques particulières (contre le diabète ou l'arthrite, par exemple). Il en a organisé un marché à Mysore, où ils ont vendu pour 34 quintals en un jour.

Les OGM sont pour lui surtout un moyen de détruire les variétés locales et établir un monopole. Il donne l'exemple du coton BT, le seul généralisé en Inde. Après quatre ans, les rendements baissent et le prix des entrants nécessaires monte, mais la terre est déjà appauvrie, « hooked » comme un junkie. Les recherches en OGM ne visent que la tolérance au Roundup, la taille, ou la conservation sans s'occuper de la valeur qualité ou valeur nutritive. Une menace pour la santé, autant de la terre que du consommateur.

Il y a aussi une conférence sur les possibilités de l'électricité solaire, de SELCO, une organisation pour le solaire en milieu rural. Elle aurait déjà équipé 150,000 maisons au Karnataka à un prix tout à fait intéressant (notamment en comparaison des sommes dépensées par les paysans pour recharger leur téléphones portables). Les paysans sont très intéressés, posant quantité de questions, mais - de façon surprenante pour nous - une partie se rebiffent, accusant l'orateur de vouloir les faire acheter des trucs étrangers (les panneaux solaires sont chinois) !

Une soirée culturelle est organisée le 2ème jour. Une jeune fille, fille d'un leader local, vient danser le Katak, une forme de danse traditionnelle du nord. L'éclairage va et vient en fonction des coupures d'électricité, la musique sort en crachotant d'un ordinateur relié à un micro, mais elle, totalement concentrée, exécute à la perfection les mouvements de pieds, de mains, de tête, d'yeux, mimant des histoires et personnages que nous comprenons un petit peu. Un paysan au visage exalté vient chanter ses poèmes – très beaux d'après les traductions approximatives qu'on nous fait - sur les bénéfices du natural farming. Le public demandant la participation des internationaux, nous

montons sur la scène pour chanter la Bella Ciao et We shall overcome : beau succès, les gens du nord viennent selon leur coutûme agiter des billets de 100 rp autour de nos têtes ; nous récoltons 700 roupies.

16 février

La journée est consacrée à un panel de jeunes venus des différents états indiens : quels sont leur parcours, comment voient-ils leur futur dans l'agriculture ? Ils disent la difficulté à rester cultiver la terre, quand même leur parents les ont poussé à choisir un avenir plus profitable. Tous, cependant, veulent participer au mouvement et s'intéressent au « natural farming ». Un jeune paysan du Nord en particulier, dit repartir de cette rencontre avec un nouvel espoir : l'agro-écologie.

La discussion est interrompue par l'arrivée de politiques locaux qui veulent intervenir. Visiblement, ils ont compris qu'ici se passait quelque chose d'important et ne perdent pas l'occasion d'être opportunistes.

Je me fais masser par Shubida, qui a du garder sa poigne d'ancienne flic : elle me laisse les bras plein de bleus, m'obligeant à porter des manches longues pour le reste du séjour.

17 février.

Dernier matin, dernière discussion. Visiblement, l'inauguration d'Amritha Boomi a porté ses fruits. Un vieux leader de l'Haryana avec un magnifique turban à l'arabe invite une centaine de paysans du sud à un rassemblement chez eux quelques milliers de kilomètres au nord, avant une manifestation nationale unitaire prévue à Delhi le 18 mars. Invité à se joindre à une tournée préparatoire au Rajasthan, Olivier décide de prolonger son voyage.

Dernière cérémonie de remerciements pour les cuisiniers, les femmes qui ont nettoyés et les différents jeunes volontaires qui ont préparé le camp, traduit, etc. Olivier est prié de donner le foulard vert symbole du KRSS au chef cuisinier. Tous ses aides reçoivent aussi des foulards de différentes couleurs. Certains, comme cette vieille paysanne édentée, dont le travail n'a jamais du être reconnu, ne peuvent empêcher leurs larmes de couler. Luca et les jeunes du groupe local du Green Brigade (les activistes du KRSS), refusent d'en recevoir, disant que leur contribution était normale. Puis ils disent à Chukki qu'ils veulent que je (Olivier) dise quelque chose... J'improvise un petit discours, sur l'importance de ce qu'ils font ici : que la nécessité de revenir à une agriculture naturelle est ressentie partout - aussi pour lutter contre le changement climatique ; que partout comme ici les paysans sont forcés d'abandonner la terre, mais que partout aussi il y a une minorité de jeunes qui au contraire ont compris l'importance de l'agriculture et luttent pour y rester ou s'y installer. Après, je retrouve Krishnappa, le pionnier du « zero budget natural farming » au KRSS pour une photo et pour lui donner une des copies du film « Moissons du Futur » de Marie-Monique Robin que j'ai amené.

Un video de notre visite antérieure dans sa ferme incroyable se trouve ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=zUI1PI-YgC0> et ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=ON5B0mgWWxk&t=16s>

- Visite d'une autre ferme "zéro budget" (voir aussi notre premier voyage)

21 février – Visite de la ferme de Nandini. La présidente de la section femmes du KRSS nous reçoit dans sa ferme au nord de Mysore. En chemin, Chukki raconte qu'avant elle n'aimait pas du tout KRSS, car son mari était tellement activiste, toujours absent et négligeant sa ferme. Maintenant les rôles se sont renversés, et son mari la taquine en lui rappelant qu'elle avait une fois jeté par terre le foulard vert fétiche du KRSS, qu'elle porte si fièrement aujourd'hui.

Lieu idyllique, au bout d'une longue route en terre bordée de cocotiers, canne à sucre et bananiers. La maison jouxte une large rivière. Sur l'eau tranquille des hérons blancs projettent des images miroirs. Pour l'Inde c'est une grande ferme : 36 acres (14 hectares). On y cultive essentiellement les noix de coco et les noix de bétel (une autre variété de palmier). En ce moment, ils ont renoncé au riz et aux bananiers, car ils exigent pas mal d'irrigation et depuis deux ou trois ans le courant fort pour les pompes n'arrive qu'au milieu de la nuit... Le mari de Nandini s'est mis au natural farming en 1989 déjà. Elle nous dit qu'à l'époque elle n'y croyait pas. Mais au bout de quelques années les résultats étaient là. Le cocotiers cultivés avec engrais chimiques et pesticides rendent environ 64

cocos. Lui, il en récolte 80. A la place des engrais il plante des buissons de Glycidia, une légumineuse, entre les arbres et encourage une petite mauvaise herbe - aussi légumineuse - sorte de mimosa qui fixe l'azote dans le sol. Il nous montre de minuscules trous fait par une variété de vers de terre qui descend jusqu'à 7 mètres sous-terre pendant la saison sèche, faisant circuler air, microbes, etc. Il les appelle son « laboureur naturel ». Les engrais chimiques les tuent. Contre des attaques de parasites il utilise des prédateurs qu'on peut obtenir dans un institut agricole. Du coup, ses seuls coûts de production sont pour l'irrigation, quand il peut, et la main d'œuvre, notamment pour la récolte. Relativement « gros » producteur, il s'en sort encore, bien que la valeur de sa récolte ne suit pas l'inflation. Mais au moins il ne paie pas les entrants industriels. A part ça, ils ont deux vaches mélange de Jersey et d'une race locale pour le lait, quatre ou cinq vaches traditionnelles pour le labour (rare, essentiellement pour semer) et un petit troupeau de moutons (dans cette région les gens sont carnivores). Bizarrement, il n'y a plus personne qui achète la laine. Elle est jetée. Il y a sept personnes employées sur sa ferme. Ils habitent juste à côté, leurs petits enfants entrant et sortant de la maison pour jouer avec le petit de Chukki. Un employé garde le troupeau, une ou deux s'occupent de la maison et de la cuisine, un est toujours absent pour une raison ou une autre... Finalement, il y en a généralement deux disponibles pour des travaux.

On lui demande si ses fils vont faire le fermier et il répond « pas maintenant » (ils sont informaticien et fonctionnaire et trouvent que l'agriculture ne rapportent pas assez), mais ne perd pas espoir.

La cuisinière fonctionne au biogaz, qui vient directe d'une petite installation, qui a déjà 28 ans, dans laquelle on met chaque jour du fumier mélangé à de l'eau. Ils sont en train de construire deux jolies « tree-house » en bambou dans des immenses arbres au bord de l'eau, pour faire un peu d'agrotourisme. Adresse à retenir !

Nandini a écrit un livre sur la situation des femmes rurales, faite surtout de violence et d'exploitation. Elle parle entre autre des viols fréquents. Si une jeune femme est violée, toute sa famille est mise au ban du village et elle n'a aucune chance de se marier. Si elle reste au village, elle sera continuellement violée, comme si cette première agression la rendait disponible à toutes les violences. La seule solution pour la famille, c'est de quitter le village et d'aller grossir les rangs des émigrés ruraux en ville qui remplissent les bidonvilles. On voit bien là le lien entre violence faite aux femmes et pauvreté. La question de l'égalité face à l'héritage entre filles et garçons fait aussi problème : les filles en se mariant quitte leur famille pour entrer dans celle du mari et du coup leur parcelle de terre sort du cercle familial et sera le plus souvent vendue sous la pression de la belle famille, intensifiant d'autant plus le processus de fragmentation des terres. La question de la terre, de sa possession privée, individuelle ou familiale, entre en contradiction avec l'aspiration à l'égalité ou même la liberté individuelle. Il faudrait alors repenser la terre en terme de bien commun.

22 fevrier

Nous repartons en voiture avec Chuki, Luca et sa sœur pour Bangalore. On roule sur une presque autoroute jusqu'au péage où Chuki refuse de payer. Le KRRS ne paye pas d'impôts et encore moins les autoroutes, terres arrachées aux paysans et qui maintenant exigent de l'argent pour les utiliser. Commence une discussion animée entre Chuki et le responsable :

- Je n'ai pas la preuve que vous êtes du KRRS et encore moins la fille de Swami et puis moi aussi j'étais un paysan et j'ai perdu mes terres.

- Je n'ai pas besoin de carte de visite, et je sais que nous ne sommes pas dans la liste des organisations exonérés, mais on a décidé de s'y mettre nous-même.

On attend la venue d'un chef – en bloquant toujours un des passages - qui prend son temps pour déjeuner. Tout ça pour 30 roupies. La discussion se généralise. Finalement Chukki paye après un discours de prise de conscience : « Nous voulons changer les choses, ce développement est absurde, nous ne voulons pas vous occasionner des problèmes, mais il faut que vous compreniez. Les paysans ont été expulsés de leur terre pour construire cette route, ils ne doivent pas en plus payer pour l'utiliser ». On règle la somme et on part avec les remerciements du péagiste pour cette formation sur le tas.

- Tournée dans le nord de l'Inde avec le BKU (Olivier en solo)

Après une nuit blanche attendant mon avion pour Delhi, je suis cueilli à l'aéroport par deux frères-cousins de Yudhvir Singh, un dirigeant de la plus grande organisation paysanne du Nord, le BKU (Union des Paysans de l'Inde). Ils me ramènent dans leur village, juste en face de l'aéroport. Ils m'expliquent que le gouvernement a exproprié toutes leurs terres vers 1985 en payant 4 roupies et demi le mètre carré. A part l'aéroport, ces terres abritent maintenant un grand complexe de bureaux, Hotel Ibis, etc., et le mètre carré vaut plus de 100,000 roupies.

Le lendemain, Yudhvir m'explique mon "programme" : réunion quelque part, puis départ pour rejoindre les frères Tikait, héritiers du grand chef historique du BKU, mouvement énorme couvrant trois Etats du nord de l'Inde. (Comme pour le KRRS au sud, personne peut dire exactement combien de paysans s'en réclament, car ils adhèrent par village entier. Mais rien que dans l'Etat de Uttar Pradesh, il y a 70 millions de personnes dont une grande majorité de paysans, et « presque tous » serait du BKU.) Une occupation historique de Delhi – fin années 80 - par le BKU avait été un des points de départ du mouvement paysan moderne. J'avais rencontré Tikait père, qu'on appelait « le taureau », à l'époque de la Caravane des paysans indiens en Europe. Son portrait est encore dans tous les villages. Comme pour Chukki, les enfants doivent reprendre la charge...

Petit contretemps, je pars sans rien, n'ayant pas compris que la réunion se faisait déjà en chemin, au-delà de Delhi (c'est à dire 50 kilomètres et 30 millions de personnes). J'achète un rasoir au bord de la route et espère pouvoir rester présentable pendant trois jours. Yudhvir me passe à un premier guide qui me dit seulement "Next stop, departure". Au next stop on trouve le frère Tikait aîné, Narishe. Un petit convoi de trois véhicules démarre, puis s'arrête. Mon guide me dit "One die. Ten minutes. Tikait sad." La visite de deuil effectuée, on redémarre. Premier arrêt en bordure d'une grande route à quatre pistes. Quelques dizaines de paysans attendent. Tikait sort, recoit 6 colliers de fleurs sur le coup (et sur le cou), parle dix minutes et repart. Deuxième arrêt. Une centaine de paysans assis sur des tissus divers dans la cour du temple du village. Pour un village de quelques milliers, la mobilisation est impressionnante, surtout que c'est en pleine journée. A chaque arrêt la même petite cérémonie de bienvenue: différents paysans se relaient pour poser des colliers de jasmin et de marigolds sur Tikait, parfois il y en a une bonne douzaine, dont une partie se font dévier sur moi! Tikait les enlève à fur et à mesure, parfois obligeant le donneur – surtout les vieux - de le recevoir à son tour. (Nanjundaswamy refusait ces hommages, mais les vieux paysans ont l'air d'y tenir.) Après une série de paysans du village (plutôt les plus prospères d'après les apparences) et des accompagnants prennent la parole. Tikait prend la parole en dernier, puis il s'en suit une discussion générale qui a l'air passionnante. Malheureusement, il n'y a absolument personne en mesure de traduire... Au sud, on parle plus l'anglais, qui est une langue nationale. Ici, comme on parle le hindi, l'anglais est moins nécessaire. A un arrêt un vieux est avancé comme traducteur, mais il n'ouvre pas le bec pendant toute la séance. Je sers donc un peu comme potiche de marque. Au premier arrêt j'ai l'impression qu'on me présente surtout comme venant de la Suisse, connu comme le pays où finit tout l'argent des corrompus du régime... Lors de cette tournée je constate que la gratuité des autoroutes pour les paysans est aussi en vigueur dans le nord. Le chauffeur n'a qu'à aboyer « Bharat Kisan Union ! » pour que la barrière se lève. A un des guichets, un écran s'allume disant que la facture est payée par la police !

Le deuxième jour, je passe sous la garde du frère cadet, Rakesh Tikait, qui parle un peu d'anglais. Il arrive à me traduire pour dire deux ou trois mots sur les problèmes des paysans en Europe: prix en baisse sous la pression du libre échange, marges des intermédiaires, OGM, bref, exactement les mêmes problèmes qu'en Inde. Comme la grosse revendication du 18 mars va être contre le Land Acquisition Act qui permettrait l'expropriation de terres pour des grands projets, je leur dit que cela arrive aussi en Europe, par exemple à Notre-Dame des Landes. De retour à la maison, je montre à Tikait la vidéo sur la résistance là-bas sur U-tube: milliers de manifestants, résistants suspendus entre les arbres, avançant tous nus sur les flics, etc. Tikait est impressionné – en particulier par le nombre de jeunes (la relève devient aussi un problème ici) - et demande si il peut avoir une copie.

Nous passons ainsi dans une dizaine de villages perdus au fond de la verte plaine d'Uttar Pradesh. En général une cinquantaine de paysans (que des hommes) nous attendent. Ici on cultive surtout du blé et du sucre, avec en plus du maïs, des mangues, et divers autres cultures en petites quantités. Pour le moment l'eau ne manque pas ici, bien que les grandes rivières (Ganges, etc) qui coulent depuis l'Himalaya se rétrécissent déjà avec le changement climatique et la fonte des glaciers. Ici l'eau se pompe à 30 mètres seulement. Le problème est que, comme au Sud, l'électricité ne fonctionne que quelques heures par jour. Les inégalités et la pauvreté sont plus marquées qu'au Sud, en partie l'effet de la Révolution Verte, qui a concentré la terre dans moins de fermes plus grandes, augmentant parallèlement la proportion de travailleurs agricoles sans terre. Cela se voit par exemple dans le fait que dans le bourg ici les rickshaws sont encore à pédales. Apparemment, il n'y a pas de clientèle qui pourrait se payer les rickshaws à moteurs omniprésents au sud, mais il ne manque pas de jambes disponibles. Chars à buffles ou charrettes à cheval sont nombreux. Tikait dit qu'environ le 30 % des paysans utilisent des tracteurs. Par contre, les maisons villageoises sont assez bien faites, en briques artisanales. Il y a de la pauvreté, mais pas la misère crasse des grandes villes. Aux abords des villages, des paysannes pétrissent patiemment des bouses et les disposent à sécher dans de belles formes : tourelles ou murets en forme de vagues. Le gaz ne l'a pas encore remplacé comme combustible. Une partie du sucre se raffine encore dans des petites installations artisanales à ciel ouvert.

Au retour en arrête chez des voisins dont trois ont fait la fameuse Caravane des 300 paysans en Europe en 1999, et qui me vaut cette revanche d'hospitalité aujourd'hui. On se rappelle la belle époque, la nuit inoubliable passée ensemble en taule à Bonn...

Le soir je suis hébergé chez Rakesh Tikait, qui a une belle maison à deux étages dans une « petite » ville (environ 100,000 habitants quand même). De l'autre cote de la rue, il a son étable – 15 buffles et vaches qui ne sortent pas normalement aux champs. Comme beaucoup de vaches indiennes, elles sont citadines. Chez Tikait on ne mange pratiquement que des produits maison: les légumes, le blé du pain, le sucre, le beurre et le lait.

Tikait l'aîné débarque avec son policier garde du corps, lequel s'installe aussi dans ma chambre avec sa vieille mitraillette pour faire un brin de causette. Il est évidemment aussi fermier, mais c'est son père qui s'en occupe. J'en profite pour demander pourquoi Tikait a besoin d'une protection policière. Serait-il en danger ? Non, juste « security » répond-il, puis ajoute en riant « and status symbol ! ». Une des petites marques d'attention avec lesquelles l'Etat cherche à domestiquer l'opposition. Selon lui, la famille Tikait aurait 150 acres (60 hectares), alors que Tikait me dit qu'il

en a 20 (8 hectares). 20 c'est déjà beaucoup ici. Entre individu et famille étendue – voire prête-noms, car en principe la taille par personne est limitée légalement – ça fait varier les chiffres sur les terres. Un des jeunes débarque avec son oncle. Il veut voir la carte prédisant les chaleurs à venir dans le monde d'ici la fin du siècle, que j'avais montré le matin. On y voit notamment que dans le nord de l'Inde 70 à 80% des étés vont être plus chauds que l'été le plus chaud recensé, alors qu'ici la température peut déjà monter jusqu'à 46. Les gens vont mourir! dit le jeune. Son oncle me demande si je peux lui envoyer le lien de la carte. Il m'invite de venir voir sa raffinerie de sucre. A part ça, il est super-diplômé en éducation physique et yoga, et finit par me montrer quelques asanas bon pour les varices, comment faire « OM » pour augmenter ou diminuer sa température, un bon exercice pour la circulation et le cholestérol, etc. Dommage que la communication soit si difficile !

Il y a sans arrêt des gens qui m'apportent de l'eau, du chai, des en-cas... A chaque repas je perds une course contre les jeunes gens qui m'apportent des chappatis plus vite que leur ombre. L'hospitalité indienne est vraiment inouïe. On m'a expliqué que c'est parce que traditionnellement on pensait que tout visiteur étranger pouvait être un dieu incognito. La seule chose étrange pour nous, en particulier au Nord, est de se trouver dans un monde pratiquement que d'hommes, les femmes de la maison n'apparaissant que de manière fugitive. Heureusement, que chez les jeunes femmes on voit quelques changements s'amorcer. Surtout, aujourd'hui, celles qui ont de l'éducation bossent en dehors, même mariées. Aujourd'hui, grande publicité dans le journal pour "The first all-woman, motobike rally". Non seulement elles ne s'assoient pas de côté sur les motos (comme demande les intégristes hindous), mais maintenant elles veulent en plus conduire! A part ça, le nombre de viols, meurtres, et autres violences qui sortent dans les journaux est hallucinant. Comme souvent, aujourd'hui il y en avait une demi-douzaine d'articles sur des faits divers différents, dont une page entière sur les dangers des déplacements la nuit, le rapport d'une commission sur les problèmes d'éclairage, dans les TPG, de contrôle sur l'identité des taxistes, etc. Et un sur une pétition des femmes juristes du Cours Suprême, qui sont harcelées sur leur lieux de travail - notamment par certains "senior lawyers"... Le fameux viol de New Delhi semble avoir brisé un mur de silence, car ce n'était pas à ce point l'année dernière. A New Delhi, j'ai vu aussi quelques affiches et graffitis sur le viol et les violences. Dans les villes, il y a un mouvement de jeunes, d'abord mobilisé contre la corruption, qui a repris le thème.

- Visite chez le « Water Gandhi » au Rajasthan Je pars au Rajasthan pour une réunion chez Rajendra Singh, le "water Gandhi", ce personnage légendaire, qui sur 30 ans a organisé la remise en état du système traditionnel de « water harvesting » dans toute une région aride. On raconte qu'il a refait couler 7 rivières asséchées. J'avais déjà entendu parler de cette conte de fées en Europe, et me demandais si c'était du lard ou du cochon. Mais tout le monde me dit que c'est du sérieux. Ça risque d'être intéressant. Et je crois en anglais...

12 mars – Petit déjeuner avec Yudhvir. Enfin, sa femme s'attarde et s'assoit avec nous. La petite charmeuse Sana (4 ans), son petit frère (1) et sa grande soeur jouent autour. Des grands-parents heureux de faire du babysitting (c'est vacances en ce moment) pendant que leur fils et belle-fille bossent (elle est enseignante). On convient que c'est vraiment un bon job, encore plus cool que parent! Yudhvir me dit que j'avais vraiment raison quand je lui parlais hier des petits-enfants et du monde difficile qu'on leur laissait. Je lui raconte Hansen, le grand scientifique de la NASA, devenu activiste du climat quand il est devenu grand-père, et mon idée de faire une ligue internationale de grand-parents.

Toujours l'hôte parfait, Yudhvir m'amène en voiture à l'arrêt de bus. Il y en a justement un qui démarre, qu'il bloque vite fait avec sa bagnole. Et il y a même une place assise ! Toute la journée continue sur ce genre d'onda, où tout tombe à pic. Je dois changer encore deux fois de bus, dans des patelins où tout est écrit seulement en hindi, mais je n'attends jamais 2 minutes. Premier bus, 4 heures jusqu'à Alwar. Les mœurs sur ce bus de campagne semble plus civilisés. On ne se marche

pas dessus. On laisse aux femmes leur sièges réservés devant. Une vieille paysanne monte. Plus de places assises. Alors que je me demande si on va s'en préoccuper, elle émet un « Haii ! », qu'elle doit aussi utiliser pour déplacer ses chèvres. Ici, c'est pour signifier à un jeune homme et moi que nous devons lui faire de la place. Logique, car à ma droite il y a seulement un petit garçon d'une dizaine d'années, qu'on peut bien écraser contre la fenêtre. Il est très maigre et assez sale, avec un air triste et soupçonneux. Il doit en avoir déjà vécu des choses... Il voyage seul, on dirait presque un mendiant, mais bizarrement, son seul bagage est un mini-laptop dans un vieux carton. J'essaie d'engager la conversation là-dessus, mais il rest renfrogné et me réponds juste « school ». Au bout d'un moment il me demande quand même « water », et finalement que lui achète une glace.

Un type costaud monte à bord, solidement enchaîné à un flic, accompagné par deux autres. Un affreux bandit ? Un guerrillero maoïste ? Il se passe toujours quelque chose sur ces bus indiens. Pour trouver mon dernier bus, un jeune homme m'accompagne un bout, puis m'indique une rue en disant « left side ». Un moment après un autre que je n'avais pas remarqué me dépasse au pas de course en me criant Bheekampura ! En Inde, tout le monde se mêle de tout. C'est souvent utile.

C'est reparti à travers une plaine encore verte, mais dans laquelle des collines arides commencent à se dresser, sur fond de coucher de soleil sans nuage. Cette fois, c'est vraiment un bus des villages. Du coup, on me pousse d'autorité dans la petite cabine devant à côté du conducteur, qui semble réservé aux femmes et aux copains du conducteur.

Le bus démarre dans un tintamarre de musique genre folk-Bollywood. A la sortie du village, un cochon se gratte la cuisse contre une borne en suivant parfaitement le rythme. J'ai encore plus l'impression d'être exactement au bon endroit au bon moment. Je me pose de nouveau la question de ce que je fais à me balader comme ça, malgré ma mauvaise conscience « climat-kérosène ». En fait, c'est assez clair. Je creuse toujours le conseil sibyllin de l'ayahausca : « Assume d'être *el viejo* ! ». Ancien combattant, curieux mais dépassé ? Ou petit vieux qui peut encore assurer quelques continuités, quelques contacts, pousser un peu à la roue de cette révolution si urgente et si difficile ? Brusquement, le conducteur me dit de descendre en rase campagne. Tarun Ashram ? Il fait un geste vers un bosquet vert de l'autre côté d'un champ.

Descendu du bus, l'impression d'être au bon endroit se renforce. Le soleil se couche sur une route et une campagne soudainement parfaitement vide et silencieuse. Je rentre vers l'ashram sur un petit chemin en pavés. Un paon sauvage m'attend devant la grille. Grande bâtisse de type traditionnelle. Je suis le premier arrivé. On m'amène vers le quasi-légendaire Rajendra Singh « le water-Gandhi ». Il est dans un petit champ qui se laboure au milieu du bosquet, une serpe à longue manche en main. Il est cordial et hilare. « Since three days, new project ! » Il m'explique que ça fait trente ans qu'ils ont fait revenir un peu d'eau sur ce bout de terre particulièrement caillasseux. Peu à peu, des arbres ont poussé, de l'humus s'est accumulé. « Maintenant il y en a comme ça ! » dit-il, m'indiquant quatre ou cinq centimètres d'un air triomphal. Donc, il a décidé que on pouvait commencer à le cultiver.

Emporté par son enthousiasme, il me demande si je veux aussi voir sa ferme, située à l'extérieur de l'ashram. Le soir tombant, le plus rapide est de passer pardessus le mur d'enceinte (nécessité par la présence du Tiger Reserve sur la colline derrière) qui fait presque deux mètres de haut. Pas de problème ! On se hisse. Il se casse la gueule en sautant de l'autre côté. Il me montre ses champs, la petite case en béton où il vient parfois dormir. Je lui demande pourquoi il a choisi cet endroit. « How I come here ? Ha ! I tell you. » Il est arrivé dans la région il y a une trentaine d'années travaillant pour l'Etat, mais fonctionnaire « wasn't in my chromosomes ». Il a largué son boulot pour aller faire du travail social avec quatre autres jeunes Gandhiens « very radical ». Ils avaient un projet d'éducation et de santé pour aider ces paysans particulièrement pauvres (en général dalits ou tribals). Mais ça ne prenait pas du tout. La rumeur courait qu'ils étaient des terroristes sikhs. Ses amis ont laissé tombé. Puis un jour, un vieux paysan est venu lui demander qu'est-ce qu'il foutait là. « We don't need education ! We don't need health ! We need *water* ! » Quand Rajendra a objecté qu'il ne connaissait rien à la question, le vieux lui a répondu, « C'est très simple ! Pour l'eau il ne faut pas des idées, il faut agir ! Je peux te montrer. Si tu décides de le faire, tu pourras ! « His confidence gave me confidence ! I don't know why he had this confidence in me . And when the villagers saw I had water, they joined. » Si facilement ? « Ah, ici oui, mais dans le village à côté, où

ils avaient aussi des travaux dans la construction, non... » (Facile ? N'empêche, le vieux avait bien choisi son élève. Plus tard, il nous montre ce fameux premier barrage en terre, une belle courbe de plus d'une cinquantaine de mètres, aujourd'hui verdoyante et arborisée, avec une petite flaque où s'abreuvent des singes. Ca lui a pris quatre ans, travaillant pratiquement seul.) Il continue « Je n'imaginai pas du tout à l'époque ce que ça pouvait donner... C'était si différent, si sec, les gens s'en allaient, il n'y avait pas de jeunes... »

Mais comment, vous avez fait pour convaincre tous ces villages (le mouvement à régénéré l'eau dans une trentaine de villages sur 40,000 hectares) ? « Ah, ce n'était pas moi ! Quand les jeunes sont revenus de la ville, visiter au village et ont vu, c'est eux qui se sont mis au travail et qui ont répandu la nouvelle dans toute la région. Such a good network ! »

Le temps qu'il me raconte son histoire, la nuit est tombée. On est entouré d'épineux. Mieux vaut repasser directement par le mur, mais de ce côté c'est nettement plus haut. Il me fait la courte échelle, mais n'arrive pas à monter. Il cherche en vain des pierres pour se rehausser. Finalement, il trouve un arbre plus loin assez près du mur. Il ré-apparaît, debout sur le mur, sa serpe dans une main, essayant de se dégager d'une branche épineuse, en commentant « this is my examination ». Je lui conseille de s'asseoir, mais il fait les dix mètres jusques moi debout et saute en bas. « Tonight adventure ».

Le lendemain, il emmène tout le groupe dans les champs, montrer le système du « water harvesting », un système génial peu à peu saboté, d'abord par l'administration coloniale, puis par le gouvernement. De plus, le rajah de cette région, voyant venir l'indépendance et la fin de son règne, avait vendu toute la forêt couvrant les montagnes autour, provoquant une érosion et une sécheresse sans précédent. Du coup, beaucoup de paysans ont migré vers la ville, les communautés n'ont plus fait les travaux communs. Mais un vieux se souvenait comment il faudrait faire...

Ca commence avec des petits murets de terres d'une trentaine de centimètres de haut, courant en contour, perpendiculaire à la pente. Puis il y a des « Bund », plus hauts, d'un mètre environ. Ensuite, il y a des « check-dams » en terre, mais renforcés avec des façades de pierre et des déversoirs en ciment, qui peuvent être plusieurs mètres de haut et plus d'une centaine de long. Dans la région, les villageois ont construits ou reconstruits plusieurs centaines de structures de cette envergure, culminant avec quelques vrais barrages sur les rivières. Tarun Sangh a fourni de l'argent pour le ciment, le reste a été du travail collectif, volontaire mais bien encadré. Un check-dam coûte moins de 1000\$ investi en argent, avec un retour de 400% en une année, mais c'est aussi le travail de 200 familles pendant six mois, chaque famille s'engageant à bouger 1500 cubic feet de terre. Travail généralement fait de nuit à la houe, et en portant la terre sur la tête... Il y en a maintenant un millier de structures semblables et des milliers de plus petits « bunds », plus 9 vrais barrages sur les sept rivières de cette région de 8,600 km².

Le principe génial est qu'il ne s'agit pas de retenir l'eau, en cherchant à faire des réservoirs imperméables comme les projets gouvernementaux. Cela exposerait l'eau à l'évaporation. Sur le mur à l'entrée de l'ashram est écrit « Là où l'eau court, fais-la ralentir ! Là où elle ralentit, fais-là s'arrêter et descendre sous-terre ! ». C'est une vraie logique de bien commun, parce que les bienfaits de chaque ouvrage individuel se font en grande partie sentir sur les terres de ceux en aval, à mesure que la nappe se recharge et remonte. J'y trouve aussi de la logique du don : on ne cherche pas à retenir l'eau ou à l'arracher de la terre en pompant toujours plus profond. Au contraire, on donne l'eau à la terre, en sachant qu'elle saura la rendre. Les paysans disent que si on remplit les entrailles de la Mère-terre, elle donnera beaucoup de fruits... C'est la même genre d'opposition entre paradigmes qu'on constate entre agriculture chimique et agroécologie : Alors que le gouvernement investit dans des méga-barrages, canaux, pipelines - voire le projet pharaonique et désastreux d'interconnexion des rivières - pour « maîtriser » et s'appropriier l'eau de façon violente et simpliste, cette méthode traditionnelle permet vraiment de recharger les nappes, avec une conception systémique, basée sur une compréhension et un travail respectueux de la complexité des processus naturels et un fonctionnement social basé sur le bien commun.

(Il me semble retrouver le même paradigme émergent aussi dans les recherches médicales de pointe qui conçoivent la santé humaine comme dépendante d'un équilibre entre les milliers de formes de

vie microscopiques dans et sur nos corps, ou encore dans les théories (et pratiques) d'intelligence et production en réseau dont parlent Negri et autres. Le paradigme simpliste et « militaire » de violence et contrôle hiérarchique de Monsanto et cie. pourra-t-il résister à terme à cette intelligence ? De retour à Delhi, je dîne avec une femme professeure à l'université de Delhi, qui me surprend en invoquant exactement un changement de paradigme de ce genre.)

Sur deux demi-journées, on visite deux des vallées ainsi « rechargées »: depuis les premiers ouvrages tout en haut des collines rasées - où repoussent aujourd'hui un début de forêt - jusqu'à la rivière en bas, où effectivement l'eau coule de nouveau, modestement, mais en pleine saison sèche. C'est très beau, émouvant. Entre deux, nous visitons un ancien abreuvoir en pierre qui sert à nouveau, ou encore un grand puits à ciel ouvert. Asséché avant, il y a de nouveau plein d'eau à une dizaine de mètres en contrebas, que des paysans pompent avec des vieux engins diesels. Mais de façon mesurée. Car la construction des ouvrages a aussi été la reconstruction du sens du bien commun et de son maintien. Ici, il n'y a pas de course à qui peut pomper plus profond pour rattraper une nappe qui s'enfoncé. Les paysans s'entendent pour ne pas abuser de cultures gourmandes en eau. Par ailleurs, quand l'eau est revenue dans la rivière, le gouvernement a voulu vendre le droit d'y établir un élevage de poissons, mais les paysans (bien que végétariens!) s'y sont opposés. L'occasion de fonder un « Water Panchayat » (Parlement de l'Eau) pour gérer leur rivière. Le retour de l'eau a eu beaucoup d'autres effets : le plus frappant est le retour de gens – et surtout de jeunes – depuis la ville. Des animaux devenus rares sont aussi réapparus, comme les paons ou les jackals que j'entends la nuit rodant autour de l'ashram. Rajendra explique que la scolarisation des filles a aussi augmenté significativement, car avant elles devaient s'occuper de la maison pendant que leurs mères allaient chercher de l'eau au loin.

De retour à l'ashram, la réunion (que j'ai un peu squatté, mais où on m'y accueille chaleureusement) est destinée à lancer une campagne nationale sur l'eau. Il s'agit notamment de faire face au changement climatique, qui se fait déjà nettement sentir. (Rajendra a déjà fait un grand tour de mobilisation du pays il y a quelques années et une sorte de réseau national d'organisations existe depuis lors.) Je comprends alors un peu mieux le succès prodigieux du Water Gandhi. Malgré le culte du chef, encore si fort en Inde (les gens les saluent souvent en leur touchant les pieds – ou au moins les genoux !), Rajendra n'en abuse absolument pas. Au contraire, la discussion est un modèle de dynamique participative. Après, il me demande de discuter un peu avec ses deux jeunes assistants d'une vingtaine d'années, à qui il a délégué de formuler un plan de campagne. Comme le vieux, il sait faire confiance aux jeunes.

- Réunions et Manifestation nationale paysanne à Delhi

De retour à Delhi, réunion du Farmers National Coordinating Committee : une trentaine de leaders et représentants de différents Etats. Le problème des langues est encore pire qu'en Suisse entre Tamil, Kannada, Malayam, Hindi, sa version Punjabi, etc. Les accords ne sont pas non plus toujours faciles, en particulier avec les vieux chefs Jats (caste de fermiers) du Punjab, des énormes monsieurs enturbannés avec de magnifiques moustaches et barbes pointues. Un en particulier croit encore que les accords de libre échange pourrait permettre d'exporter leur blé en Europe. De plus, une alliance avec d'autres secteurs lui semble inutile. Le ton monte un peu, notamment avec Kannaiyan, un jeune du sud. Finalement, le vieux - bon prince - dit que la coordination est une organisation démocratique, est qu'il se rallie à l'avis de la majorité.

Nandini et Chukki (parmi les rares femmes présentes) soulèvent la question de la condition des femmes, en particulier des paysannes et du leadership. Chukki - « Je suis contente qu'on parle enfin de ça ! Il y a des femmes qui sont tuées simplement parce qu'elles ont eu une petite fille ! Moi, je suis là parce que mon mari s'occupe de mon enfant ! Nandini, parce que son mari peut s'occuper de lui-même ! Après 30 ans, il faut faire face à cette question du genre. Chaque Etat devrait s'engager à envoyer une femme au Committee. » Proposition en principe acceptée. On pose aussi la question des jeunes. L'organisation ne les attire pas. Ca devrait être aussi plus amusant ! Il faut aussi poser la question de l'emploi en milieu rural, si on veut les attirer. Un vieux dit que la relève l'inquiète.

J'encourage la jeune Schubida, à côté de moi, d'intervenir. Alors elle fait remarquer que les leaders se posent seulement cette question quand ils ont plus de 60 ans. Avant ça ne les préoccupe pas ! Un ange passe.

On s'accorde sur le fait que l'agriculture est à un tournant. Il faut renforcer l'action de la Coordination, se réunir au moins tout les trois mois. Un vieux Pendjabi dit qu'il ne faut pas repartir de Delhi après la manif sans avoir gagné quelque chose. « I was jailed 84 times! » Allons-y, encore une fois !

Geste sympathique, le Comité a été d'accord de signer une déclaration de solidarité avec la lutte de Notre-Dame des Landes contre l'accaparement des terres.

Conférence de presse : plus de 20 journalistes, plusieurs télévisions, les mouvements sont encore gâtés par les médias en comparaison avec l'Europe. Mais ici de nouveau, que des mecs ! – à part deux journalistes apparues sur le tard. On comprend que dans une telle culture, les hommes puissent avoir l'impression que l'humanité, la société, c'est eux. Les femmes ne seraient qu'une sorte d'espèce étrangère vivant en symbiose avec eux.

Manif nationale des paysans du 18 mars

J'accompagne Yudhvir dans les préparatifs de la manif. Une délégation de leaders paysans se rendent au QG luxueux des Sikhs pour leur demander d'héberger les manifestants. Les Sikhs sont une variante de l'hindouisme (mais sans castes), qui s'est formé pour résister à l'invasion musulmane. Normalement paysans, le fils aîné de chaque famille devait être guerrier. Encore aujourd'hui, ils portent en principe l'épée – ou au moins une petite dague recourbée. Leurs temples ont aussi la tradition d'offrir l'hospitalité à tout le monde, pèlerins, voyageurs, manifestants.... On vient donc leur demander de héberger et nourrir environ 20,000 paysans pour deux ou trois jours. En réalité, c'est un peu une formalité, car le BKU monte une manif du genre au moins une fois par année avec l'aide des Sikhs. On rentre à une quinzaine dans le bureau du chef, qui est en train de finir un autre entretien. (Tout le monde écoute évidemment! La discrétion n'est pas une valeur prise en compte en Inde.) C'est un monsieur d'une ONG charitable qui veut de l'aide. Mais qui implique en même temps des entreprises privées comme sponsors... Le chef Sikh l'écoute impassible, les yeux mi-clos. Avec ses abondants poils tout blancs – barbe, moustache à rallonge, cils et sourcils – il ressemble à un tigre endormi. Enfin, le monsieur dégage, les fermiers s'installent, le tigre s'anime. En 5 minutes l'affaire est bouclée. La veille de la manif j'accompagne un groupe de paysans au temple. Derrière une arche imposante, plusieurs hectares avec un grand temple et une série d'énormes halles carrées, qui font bien 80 mètres de côté. Tout est peint en blanc et a l'air assez moderne. Dedans, les gens s'installent par-ci par-là sur les tapis, sous la surveillance de magnifiques Sikhs en jupes bleues, portant d'énormes sabres.

Manif : Impressionnante. Le matin déjà, les paysans et paysannes arrivent par paquets de centaines à pied depuis les trains qu'ils ont squattés. Quand je demande pourquoi les chemins de fer tolèrent cette pratique, on me répond en souriant « Bamboos ! ». Effectivement, beaucoup sont équipés de bâtons solides de plus d'un mètre, à peu près de la dimension des Lathi sticks des flics. Non-violents, mais faut pas les emmerder ! Pas chère la manif, quand l'Etat paie le transport et les Sikhs le reste ! Au cas où, beaucoup arrivent avec des sacs de nourriture sur la tête (on leur a prévenu que ça pourrait durer 2, 3 jours). Certaines femmes portent aussi un enfant. Yudhvir me les montre en souriant « Tu vois ? Et on dit que nous sommes un mouvement de gros fermiers ! ...et qu'il n'y a pas de participation des femmes ! ». L'avenue se remplit, puis se bonde. Dans une bonne partie, les gens sont assis sur des moquettes. Au bout, une grande plateforme est dressée, où les chefs – et de fait n'importe qui, qui veut vraiment – sont assis en tailleur autour du micro.

Les revendications sont celles accordées à Amrita Boumhi :

- Concernant le Land Acquisition Act: moratoire sur toute expropriation, en attendant un rapport complet sur les terres déjà expropriées – utilisées par la suite ou non (une grande partie étant en réserve à fin spéculatives), et sur les compensations ou terres données en échange. Et une planification territoriale tenant compte des besoins alimentaires et des paysans.

- Les expropriations ne doivent se faire que pour des besoins publics et non pour des initiatives privées.

- Un revenu paysan garanti, impliquant des prix justes et rémunérateurs, une assurance pour les récoltes, une infrastructure permettant aux paysans d'organiser eux-mêmes la mise sur le marché de leurs produits. Une participation des organisations paysannes dans l'administration des programmes du gouvernement pour réduire la corruption.
- Opposition aux politiques menaçant les paysans et la souveraineté alimentaire: les accords de libre échange (OMC et bilatéraux); le trading et spéculation sur les denrées alimentaires; les investissements directs étrangers (accords FDI) dans le domaine de la distribution (arrivée de Walmart, par ex.).
- Refus des OGM (et d'un projet de loi prétendant « réguler » leur introduction) et de l'agriculture d'intrants pétro-chimiques en général. Ceci est remarquable, car il s'agit de la pratique actuelle de l'immense majorité des paysans indiens depuis la « révolution verte » des années 1970. Revendications de soutiens pour l'agro-écologie et des banques de semences paysannes.
- Reconnaissance et compensation pour tous les suicides paysans, en particulier des paysannes (non reconnues comme paysans à présent...)

Les manifestants ont réclamé de rencontrer le Premier ministre pour en discuter. Celui-ci essayant de se défausser sur le ministre de l'agriculture, les manifestants ont décidé de rester sur place jusqu'à ce qu'il cède, et ont fait appel à d'autres paysans de venir, notamment avec des tracteurs. 20,000 personnes environ campent donc sur place. Beaucoup ont amené de quoi manger. De plus, une demi-douzaine d'équipes de volontaires sont arrivés avec des camionnettes équipées pour faire la cuisine. Les squatters genevois qui organisaient ce genre de « Boulan » gratuits auraient appréciés! A part les moments clés, quand les principaux leaders des différents Etats, du NAPM, etc. prennent la parole, c'est micro libre. Pendant trois jours, du matin au soir, des orateurs se succèdent en continu. Evidemment, je ne comprends rarement quelque chose, mais suis impressionné autant par la fougue et aisance des orateurs (parfois oratrices...) que l'endurance du public assis sur des tapis et nattes devant eux. Evidemment, la plupart sont à peu près analphabètes, l'oral est leur seule école et culture. Vers le coucher du soleil, on passe aux chansons, musique et danse: là aussi au gré des inspirations des participants. Un des leaders paysans qui m'avait accompagné avec Tikait se révèle un chanteur de talent.

A vrai dire, tout est magnifiquement organisé-improvisé. Chukki me dit que les Indiens ont un fond anar. Seule chose qui manque : il ny a pas du tout de chiottes... Mais quelqu'un me souffle que c'est aussi là une des armes secrètes des manifestants. Quand 20,000 paysans se seront soulagés pendant quelques jours dans les rues et parcs de ces beaux quartiers du gouvernement, il faudra bien trouver un arrangement ! En effet, au bout de trois jours le pipi coule à flot, et le gouvernement accepte de former un groupe avec plusieurs ministres pour discuter des revendications. Au dernières nouvelles, quelques unes semblaient avancer.

J'assiste encore à plusieurs réunions nationales qui profitent de la présence des paysans dans la capitale:

Water and Climate Consultation: un collectif qui réunit ONG et organisations populaires. Il s'inquiète en particulier par rapport au National Mission on Sustainable Agriculture, définissant la politique fédérale sur le climat et l'agriculture. Derrière le titre engageant, il s'agit non pas de « rafraichir la Terre » avec l'alternative agro-écologique, mais de promouvoir des OGM censés être résistants à la sécheresse, aux inondations, à la salinité, qui fixent le nitrogène, etc.! Puis de généraliser les OGM à l'élevage, l'aviculture, la pisciculture... Il s'agirait encore de promouvoir la mécanisation de l'agriculture, autrement dit l'élimination des petits paysans - 80% de la communauté agricole – déjà dangereusement endettés sans avoir à payer et maintenir des tracteurs! (En effet, le gouvernement prévoit que les agriculteurs, à présent 65% de la population, ne représentera plus que 15% dans quelques années. Politique aussi aveugle que criminelle. Ainsi 50% d'une population de 1,2 mia. - soit 600 millions de personnes! – devrait trouver un emploi dans les villes, où le nombre de précaires et miséreux est déjà en augmentation alarmante.)

Contre le Delhi-Mumbai Industrial Corridor:

Il s'agit d'un des divers mégalo-projets des financiers et promoteurs du « Shining India »: un corridor industriel s'étendant sur 1500 kilomètres sur 100 de large, avec 6 aéroports, 4 ports, un chemin de fer à marchandises dédié. Le tout pour desservir une multitude supposée de zones industrielles. On espère que cela aboutira à \$100 milliards (!) d'investissements, le tout sur de précieuses terres agricoles et affectant - selon les documents officiels -14% de la population de l'Inde. L'année dernière nous avons déjà vu les dégâts immenses provoqués par les débuts d'un autre méga-projet du genre près de Chennai (aka Madras). Il y a encore un projet fou d'interconnexion de toutes les rivières du sous-continent (qui permettrait notamment de détourner l'eau de celles qui abreuvant ensuite le Bangladesh voisin !) En comparaison, nos grands projets européens (Notre Dame des Landes, le TAV ou le tunnel du Gothard) paraissent des détails. Le poids du capitalisme se déplace vraiment ailleurs... !

Devant cette démesure, on comprend que le Land Acquisition Act soit un enjeu capital pour les paysans, d'autant plus que les industries acquièrent souvent dix fois plus de terres que ce qu'il leur faut réellement pour leur usine, le restant étant considéré un bon investissement à long terme. En réalité, les motivations financières de ces projets sont sans doute déterminantes. En effet, quand on pense à tous ces réseaux de méga-projets (le Plan Puebla Panama en Amérique Centrale, l'IIRSA en Amérique Latine, etc.), il semble évident que tous ne pourront pas se réaliser. Alors qu'on détruit méthodiquement le pouvoir d'achat des consommateurs en Occident, qui va acheter toute cette production? L'Inde et la Chine ont beau favoriser la montée d'une classe moyenne, serait-ce suffisant? Pour certains analystes, dans ces projets, comme dans l'accaparement de terres, il s'agit surtout d'investir une partie des milliers de milliards virtuels et instables accumulés dans la sphère financière dans quelque chose de réelle. Au pire, si le projet ne fonctionne pas, il restera la terre. En attendant, ce sont les paysans et une agriculture essentielle qui risquent le pire.

Via Campesina Asie du Sud

Enfin, le jour avant mon départ, j'ai pu assister au début de la réunion de Via Campesina Asie du Sud, et revoir ainsi des représentants d'anciens partenaires de l'AMP de Bangladesh, Népal, Indonésie et Sri Lanka.

De cette rencontre, comme des autres lors de ce voyage, je retiens surtout l'impression qu'un consensus bien plus large et plus profond qu'on pourrait croire est en train de murir à travers le monde: non seulement contre le capitalisme, mais autour d'éléments d'une alternative, tels que l'opposition au libre échange et la souveraineté alimentaire, bien sûr, mais aussi de l'agroécologie, de formes plus « horizontales » (et moins paternalistes) d'organisation, de la resocialisation du crédit, de la relocalisation plus générale de la production (en Inde, l'idéal Gandhien du « village republic » n'est pas nouveau). De même, le Swadeshi Sarvodaya Gandhien correspond aussi au « bien vivre » des indigènes américains et à la « décroissance heureuse » européenne. Plus surprenant, j'ai rencontré aussi (à Amrita Boumhi) une organisation d'ex-Maoïstes du nord de l'Inde qui aujourd'hui renvoient dos à dos les conceptions Capitalistes and Communistes du développement en faveur d'une « Nature-Human Centric » qui reprendrait beaucoup de ces éléments. Si même les maos s'y mettent...

Olivier de Marcellus et Viviane Gonik